



Le « continent noir ». La femme, la jouissance et la mort

Alain Abelhauser

DANS **CLINIQUES MÉDITERRANÉENNES** 2015/2 n° 92 , PAGES 73 À 84
ÉDITIONS **ÉRÈS**

ISSN 0762-7491

ISBN 9782749247595

DOI 10.3917/cm.092.0073

Date de mise en ligne : 26/10/2015

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-cliniques-mediterraneennes-2015-2-page-73?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour érès.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Alain Abelhauser

Le « continent noir » La femme, la jouissance et la mort

La femme : « continent noir », de l'aveu de Freud¹. *Terra incognita*, renchérissent certains. Et nous, peut-être, de songer alors à Meryl Streep-Karen Blixen expliquant à Robert Redford-Dennis Finch Hatton, dans *Out of Africa*, que sur les anciennes cartes de l'Afrique, il était coutume de noter à la lisière des zones inconnues, laissées en blanc sur le parchemin, « ici commence le pays des dragons ».

La femme, terre inconnue, donc. Ou, mieux encore, « sanctuaire de l'inconnu ». Parce que ne disposant pas des « mots pour se dire » ? Parce que condensant à elle seule tout l'indicible ? Échappant pour une part essentielle à la prise du signifiant ? Ou parce que recélant en elle par trop de dragons ?

C'est en tout cas ce que Freud parut se plaire à penser. Que s'il était une énigme destinée à se refuser à son investigation, c'était bien celle-là, décidément : celle de la femme. Ou, plus exactement, celle de la spécificité de son désir.

On connaît son fameux « *was will das Weib ?* ». Ainsi que sa tout aussi fameuse réponse, invoquant le *Penisneid*. Mais on n'ignore pas non plus combien cette dernière se révéla à terme insuffisante. Bien sûr, la femme désire le phallus – mais comme tout sujet du signifiant, conviendrait-il d'ajouter. Ce qui donc, justement, ne suffit pas à spécifier son désir. Il n'en demeure pas moins que c'est cette voie que Freud continua longtemps à suivre – la voie du désir féminin (en ce qu'il aurait de singulier), accolée

Alain Abelhauser, psychanalyste, professeur des universités, psychopathologie clinique, EA 4050, Université Rennes 2 – 14 rue Montgolfier, F-75003 Paris ; abelh@wanadoo.fr

1. S. Freud (1926), « Psychanalyse et médecine (La question de l'analyse profane) », dans *Ma vie et la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1950, p. 133. La phrase originale exacte est : « *Ist doch auch das Geschlechtsleben des erwachsenen Weibes ein dark Continent für die Psychologie.* » (« La vie sexuelle de la femme adulte est encore un continent noir pour la psychologie. »)

à celle du phallus –, ce qui lui permet de cultiver tout aussi longtemps l'énigme de la féminité, un peu comme si celle-ci lui était nécessaire. Un peu comme s'il lui en fallait absolument une, d'énigme, pour le précéder au long de son œuvre, résistant à sa sagacité et se faisant ainsi compagne fidèle, partenaire de chaque instant de réflexion autant qu'assurance que celle-ci n'ait pas de cesse.

Ce fut donc elle, l'énigme de la féminité, qu'il choisit pour l'escorter – car il me semble que ce fut bien là un choix. Encore que l'on puisse se demander choix *de qui* : est-ce vraiment Freud qui distingua l'énigme, ou n'est-ce pas plutôt l'énigme qui l'élut, lui, Freud, pour la mettre, elle, en valeur, telle la sphynge remettant à Œdipe les clés de son destin en lui soumettant sa question ?

*
* * *

Mais, cela étant, pourquoi ? Pourquoi cette énigme-là plutôt qu'une autre ? C'est bien là le point. Non tant, avancerai-je, du fait d'une raison intrinsèque – parce qu'une caractéristique de la féminité y aurait particulièrement prêté. Mais parce que faire énigme de la féminité était déjà une façon – et certes non la moindre – de mettre celle-ci à une place singulière entre toutes. Une façon de lui reconnaître, dans la lecture du monde autant que dans la théorie psychanalytique, un statut très particulier : celui de concept – vrai, mais faisant écart – tirant sa consistance même de l'impossibilité présente de sa formalisation.

Ce avec quoi, on le sait bien aussi, Lacan tranche de manière décisive, tout en s'inscrivant pourtant strictement dans la même tradition de pensée.

Tranche, d'abord, en déplaçant l'accent de la question du désir à celle de la jouissance. Une jouissance qu'il conçoit, dans le droit fil de Freud, comme étant placée, quel que soit le sexe du sujet, sous primat phallique. Quel que soit le sexe du sujet, mais pas quelle que soit la structure clinique – faut-il cependant ajouter. Car, démontre Lacan, dans la psychose opère une « autre » forme de jouissance, une jouissance qu'il appelle donc « Autre » pour cette raison, mais aussi parce qu'elle relève, précisément, de l'Autre menaçant, persécuteur, omnipotent – jouisseur. De l'Autre en tant qu'on en vient à lui prêter l'envie de vous dévorer, la volonté de vous asservir, le désir de vous prendre pour objet – pour objet de sa jouissance.

Le pas supplémentaire de Lacan – rien là de très nouveau à préciser – est donc de soutenir qu'il existe non pas *une* jouissance, mais deux : la jouissance « Une », jouissance d'organe, jouissance phallique dont relève tout un chacun, ou presque, et la jouissance « Autre », jouissance mystérieuse et « délocalisée », jouissance « d'au-delà du phallus », qui affecte entre autres

les sujets pris dans la psychose, mais n'est pas non plus sans effets sur nombre d'autres sujets.

Dont les femmes, justement. C'est là la grande idée de Lacan : considérer que la spécificité de ce que l'on peut appeler la « position féminine » est d'être partagée entre ces deux formes de jouissance. D'émarger pour une part au registre de la jouissance phallique, tout en étant néanmoins traversée par cette jouissance « Autre », dont il n'est guère possible de témoigner autrement qu'en admettant « qu'on l'éprouve, mais qu'on n'en sait rien² ».

Là, en somme, où Freud fait énigme du désir (spécifiquement) féminin, Lacan, en reconnaissant une forme de jouissance jusqu'alors ignorée, saisit la spécificité de la position féminine par son partage entre deux modalités de jouissance radicalement hétérogènes. Ce qui ne l'empêche pas pour autant de reprendre à son compte, et de reconduire, la dimension d'énigme laissée par Freud, mais en l'identifiant tant du côté de la jouissance Autre que de ce qui vient lui donner étoffe : ce qu'on appelle ordinairement l'amour.

À savoir ce que les mots se révèlent ordinairement impuissants à dire, ou à traduire.

*
* *
*

L'énigme : ce qui s'avère donc, selon Lacan, la caractéristique même de l'« autre » jouissance – aussi bien qu'une propriété essentielle de l'amour, en tout cas dès lors que celui-ci prétend s'expliquer.

Pareille déclaration nécessitant d'ailleurs que nous-même nous en expliquions à présent un peu plus.

Comment attraper en effet ce qu'il en est de l'amour ? Toujours dans le Séminaire XX, Lacan se gausse volontiers de ses auditeurs lorsque ceux-ci croient qu'il y parle de l'amour, alors qu'il ne fait jamais que « parler d'amour » (« chansonnette », dit-il), c'est-à-dire que parler de la *lettre d'amour*, de ce qui s'énonce à propos de l'amour sans jamais pour autant atteindre sa vérité³.

Et que se dit-il à propos de l'amour ? Qu'on ne sait pas ce que c'est, effectivement. (Et d'appeler à la rescousse l'ineffable, l'indicible, le « je ne sais quoi ».) Mais qu'on cherche d'autant plus dès lors à le cerner. En s'interrogeant sans fin à son propos. En prétendant en établir les preuves⁴. En le

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 71.

3. *Ibid.*, p. 17.

4. S'il m'aime, qu'il le prouve en combattant « au mieux », réclame Guenièvre dans le cycle arthurien. Quoique... non, ce serait pour lui trop facile. Qu'il combatte « au pire », plutôt, ce sera bien plus éprouvant. Et qu'il montre s'il est prêt, par amour pour moi, à renoncer à ce à

situant du côté de la passion, de la force supérieure, de l'irrépressible (ce qui vous envahit ; ce contre quoi vous vous reconnaissez impuissant à vous défendre ; ce à quoi vous ne pouvez en définitive que céder). Et, au total, en le saisissant ainsi du côté de l'impossible. De l'impossible à définir ; de l'impossible d'y résister ; mais aussi bien, de l'impossible que cela advienne (avec le miracle qui y est d'ordinaire associé : précisément, que cela soit, un jour, arrivé).

Comment donc attraper ce qu'il en est de l'amour ? Au plus simple, en l'appréhendant tout bonnement par le biais de l'impossible, et en en profitant alors pour se souvenir de la façon dont Lacan définit finalement ce dernier : en le rapportant au rapport sexuel. L'impossible, c'est avant tout ce qui caractérise pour lui la tentative de nouer logiquement un rapport entre les sexes, référés qu'ils sont chacun à des positions et des logiques hétérogènes et non complémentaires.

Ce qui fait bien de l'amour, dès lors, tant une forme de témoignage de cet « impossible du rapport sexuel » que, très précisément, un mode – voire le mode – de spléance à cet impossible.

*
* * *

Tout ceci nous ramenant, pour une part, à la jouissance et à son partage ; ce qui exige une nouvelle incise et un nouveau développement.

Il fut longtemps de coutume, en psychanalyse, et dans une référence à la biologie au demeurant assez approximative, de soutenir, non tant l'opposition entre pulsions de vie et pulsions sexuelles⁵ que celle du soma et du germe⁶. Ce qui n'a plus forcément grand sens à présent, admettons-le, sinon à maintenir de cette façon la notion de pluralité, de tension et de contradiction des pulsions ; sinon à conserver de la sorte un certain fondement à la notion de pulsion de mort ; et sinon, surtout, à relever par là une forme d'opposition entre – disons – le corps et le phallus. Ce qui permet de souligner ainsi l'une, et non la moindre, des fonctions de ce dernier.

Car le phallus – outre le fait qu'il vienne s'inscrire en place d'objet manquant (de l'objet dit par Lacan *objet a*) en conférant à celui-ci un début d'imaginarisation, et outre le fait qu'il vectorise ce faisant le désir et donne

quoi il tient le plus : sa qualité même de chevalier, en empruntant une charrette (cf. *Lancelot, ou Le chevalier à la charrette*). Ou alors, tant qu'à perdre son honneur de chevalier, qu'il le perde par la trahison suprême : celle de son ami, compagnon et suzerain, mon époux, en couchant avec moi, mais non tant parce qu'il me désire que parce qu'ainsi il me fait sacrifice de ce qu'il a de plus précieux.

5. En se guidant de l'écart entre processus participant à la survie de l'individu et processus participant à celle de l'espèce.

6. En s'appuyant là davantage sur la distinction entre cellules somatiques et cellules sexuelles.

au fantasme son soubassement – joue aussi un rôle en regard de la jouissance, précisément en cela qu’il constitue cet organe détachable, distinct de l’ensemble du corps, chargé de la localiser et de la circonscrire, la rendant ainsi tout simplement supportable au sujet qui l’éprouve. Chargé, en somme, grâce à cette extraction du corps, de limiter le débordement de la jouissance, de la maintenir dans cette sorte de réserve qu’il organise, et d’en permettre alors une forme de pacification (ce qui met bien en relief, s’il était encore besoin de le faire, le statut de signifiant – et plus précisément de signifiant du manque – auquel est en droit de prétendre le phallus).

À cette réserve près (que l’on a déjà évoquée plus haut) qu’il arrive fréquemment que cette *fonction phallique* ne suffise pas à border toute la jouissance, et qu’une partie de celle-ci, alors, lui échappe. Qu’une partie de celle-ci reste jouissance du corps, non pacifiée, sauvage, indomptée. Qu’une partie de celle-ci ne se plie pas aux contraintes phalliques mais continue d’envahir le corps tout entier du sujet – y induisant divers types de phénomènes et le déposédant d’autant, ce sujet, de l’illusion qu’il contrôle « son » corps, ce corps qui se révèle pourtant bien, à chaque instant, ne lui appartenir qu’en apparence.

*
* * *

Comment, dès lors, traiter cette jouissance en trop, cette jouissance Autre, énigmatique et parfaitement *unheimlich* ? Reconnaissons qu’il est pour cela divers bricolages, toutes sortes de « solutions » plus ou moins efficaces, dont chacune témoigne finalement de l’inventivité de la clinique. Et que, parmi toutes ces solutions, le mysticisme figure en bonne place puisqu’il consiste de fait à instituer un Autre – Dieu – auquel se dévouer corps et âme en lui consacrant cette jouissance (qui se confond évidemment, à son acmé, avec une forme de souffrance). Le mysticisme, qui consiste de fait à instituer un Autre – Dieu – grâce à qui l’on se défausse d’une partie de cette jouissance en la lui dédiant, en la lui offrant, en la lui rendant, et en s’en débarrassant ainsi, au nom de l’amour qu’on prétend lui porter.

Ce qui revient somme toute, si l’on y réfléchit un peu, à donner à l’amour (ici porté à Dieu) la fonction ordinairement dévolue au phallus. C’est-à-dire à faire en sorte que ce soit l’amour (porté à Dieu) qui constitue un exutoire à la jouissance du corps (qui serait sinon aussi insupportable qu’encombrante). Que ce soit l’amour qui indique à cette jouissance une véritable issue de secours, en la sublimant et l’extrayant du corps, permettant ainsi à ce dernier de goûter un peu de repos, de retrouver ce « silence des organes » qui signe une paix relative, et de renouer dès lors plus ou moins avec le bon vieux principe de plaisir.

Ainsi s'agit-il bien, par cette opération mystique, de confier à l'impossible auquel conduit nécessairement l'amour cette difficile mission consistant à pacifier l'insupportable que représente la jouissance.

Belle alternative, s'il en est, et si l'on y songe, à la fonction phallique – dès lors qu'elle parvient à s'instaurer, bien sûr !

*
* *
*

Résumons. La femme est une énigme, considère Freud, en tentant de saisir ce qui serait la spécificité de son désir. *La femme n'existe pas*, considère en regard Lacan, en cela qu'il n'est pas d'universel féminin. Ce qui n'interdit pas pour autant de saisir sa spécificité par le biais de son partage entre deux formes de jouissance. L'une circonscrite (et constituée) par la fonction du phallus ; l'autre y échappant, affectant le corps dans son entier, et résistant à toute « domestication⁷ ». À ceci près qu'elle consent parfois à se laisser canaliser par les voies (énigmatiques, elles aussi) de l'amour, l'amour à la fois témoignage et suppléance à l'impossibilité d'instaurer en logique un rapport entre les sexes.

Ce qui explique, peut-être, le mode de nouage – assez caractéristique de la position prise par les femmes – que réalisent nombre d'entre elles entre désir et amour. Là où les hommes, en effet, penchent assez facilement pour une forme de dissociation entre les deux – certains, à l'exemple de Drieu La Rochelle, allant même jusqu'à ne désirer que ce qu'ils ne peuvent aimer, et n'aimer que ce qu'ils sont incapables de désirer –, les femmes, elles, semblent assez ordinairement incliner à la conjonction. Semblent assez ordinairement considérer qu'aimer et désirer ne peut que participer d'un même mouvement, nécessaire pour magnifier et parachever chacune de ses composantes. Semblent assez ordinairement penser (et témoigner de ce) que l'amour ne puisse que s'accompagner de désir pour l'objet aimé, et que le désir de l'autre ne puisse que s'appuyer sur l'amour pour lui éprouvé.

Témoignage, avancé-je, qui signe donc bien cette spécificité de la féminité, si rebelle pourtant à être cernée : d'être partagée entre deux modes de jouissance (la jouissance Une et la jouissance Autre), d'être partagée entre deux modes de traitement de ces jouissances (le traitement par le phallus et le traitement par l'amour), et de se donner pour tâche (impossible, soit quasi éthique) la conjugaison de ces modes, la conjugaison de ces jouissances, et la conjugaison de leurs traitements.

7. On sait comment Lacan s'amuse à écrire le terme lorsqu'il se rapporte à ces animaux que la proximité des hommes névrose ou pervertit : « d'hommestication ». Et l'on peut se plaisir à songer que pareille orthographe n'est peut-être nulle part plus appropriée que rapportée au refus manifesté par cette jouissance Autre d'emprunter une telle voie.

La féminité : un vivant oxymore, en somme.

*
* *

Les situations cliniques attestant de cette spécificité, de ce partage et de ses conséquences, sont nombreuses, pensé-je. Mais il en est certaines particulièrement remarquables en ce qu'elles montrent combien le traitement phallique de la jouissance se révèle parfois très insuffisant, et à quels extrêmes peut alors conduire le recours à d'autres modes de traitement lorsque la solution du mysticisme ne s'est pas trouvée.

C'est à une part de cette clinique bien particulière que j'ai cru pouvoir consacrer récemment un ouvrage⁸ dans lequel est présentée une série de syndromes (anorexie dite « mentale », pathomimies, syndrome de Münchhausen, syndrome de Lasthénie de Ferjol, syndrome de Münchhausen par délégation⁹) qui ont en commun de concerner principalement (voire quasi exclusivement pour certains) des femmes ; de s'accompagner presque systématiquement d'atteintes sévères du corps propre des sujets (ou de celui de leur enfant, pour l'un des syndromes) ; et de voir ces atteintes redoublées, dans la plupart des cas (le syndrome anorectique mis à part), d'une duperie essentielle de l'autre, mis en position de témoin et de partenaire contraint du montage mis en place.

Cette clinique, il m'a semblé pouvoir y saisir, si protéiforme soit-elle, suffisamment d'éléments à la fois caractéristiques et communs pour pouvoir la prendre en compte de façon globale, d'une part, et surtout, d'autre part, pour pouvoir y lire la prégnance de certains processus relevant nettement de la structure psychique considérée comme *perverse*, en tout cas dès lors que l'on se situe dans une perspective lacanienne. Les sujets, les femmes qui la composent, se consacrent en effet, en offrant leur corps atteint, meurtri, à la vue de l'autre – leurs proches, leurs contemporains –, en s'offrant elles-mêmes comme mystère à la compréhension de l'autre – les soignants, les médecins qu'elles consultent –, et en les dupant ainsi à qui mieux mieux, se consacrent donc en première intention à sidérer, à diviser, et à mettre à mal cet autre, comme le fait volontiers tout pervers ordinaire qui se respecte.

Ce qui m'a amené à proposer de référer ces femmes à la structure perverse, conçue ici comme un dispositif visant à diviser l'autre et à le confronter à cette faille, de manière à pouvoir ensuite se proposer comme

8. A. Abelhauser, *Mal de femme. La perversion au féminin*, Paris, Le Seuil, 2013.

9. Bordés et distingués de quelques autres (chloroses, autovampirisme, apotemnophilie, syndrome de Gardner et Diamond, impostures « ordinaires »).

l'objet susceptible de le compléter – en prétendant jouir tant de sa mise à mal que de l'opération censée venir le combler.

À cette différence près, néanmoins, que là où le pervers masculin – le pervers ordinaire – s'arrête, et là où son montage s'avère n'être finalement qu'artifice, poudre aux yeux, ces femmes, elles, font à mon sens au moins un pas de plus.

*
* * *

Un pas de plus qui m'incite à considérer que perverses, elles le sont bien, certes, mais pas seulement, « pas toutes ». Que perverses, elles ne le sont en somme que jusqu'à un certain point.

Point que l'on peut repérer assez précisément. Là où le pervers ordinaire achoppe, là où il feint de montrer au petit autre – chez lequel il a réussi à faire advenir une forme d'angoisse – qu'il peut lui apporter ce qui lui fait défaut, parce qu'il croit venir ainsi compléter le grand Autre – ce qui ne marche pas, ce qui ne marche jamais, et ce qui l'oblige à répéter sans cesse le même scénario – ; là où le pervers ordinaire échoue sans cesse, de fait, dans son effort pour restituer à l'Autre, selon la formule de Lacan¹⁰, l'objet qui lui manque, ces femmes réussissent, elles, non pas à réaliser la complétude de l'Autre mais à le rendre consistant, cet Autre, là même où habituellement il se dérobe. À le rendre consistant de la seule véritable manière qui soit, en convoquant la figure de la mort pour lui donner présence¹¹.

Disons-le un tout petit peu autrement. Il importe certainement, pour assurer la rigueur du concept lacanien de grand Autre, d'y distinguer manque et manque, de distinguer son manque « propre¹² » (et la tentative destinée, en regard, à obtenir sa complétude) de son manque « existentiel¹³ » (et de la tentative destinée, en regard, à lui donner consistance en le présentifiant de manière convaincante). Le pervers masculin, de ce point de vue, confond ces deux formes de manque, et croit pouvoir s'assurer de la consistance de l'Autre en recherchant sa complétude¹⁴. « Erreur » que ne commettent pas ces femmes que j'évoque, lesquelles « savent » bien, en quelque sorte, que le seul Autre à avoir véritable consistance est en définitive ce maître absolu

10. J. Lacan (1968-1969), *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 291.

11. La mort, à entendre donc ici comme « Maître absolu ». Cf. J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 810.

12. Le fait qu'il « lui manque quelque chose ».

13. Le fait qu'il manque (qu'il fasse défaut, comme tel) au sujet.

14. E. Le Rohellec, « Logique du fantasme dans la perversion », dans *Les fondamentaux de la psychanalyse lacanienne*, Rennes, PUR, 2010, p. 215.

qu'est la mort. Mort qu'elles s'emploient donc à appeler et à présentifier en faisant sacrifice de leur corps pour l'incarner.

Si « le corps, c'est l'Autre¹⁵ », admettons alors que la mort est bien ce qui donne à cet Autre-là sa consistance dernière. Et que ces femmes, en mettant *réellement* à mal leur corps, en le conduisant – tranquillement mais sûrement, par leurs cachexies, leurs spoliations sanguines, leurs mutilations ou leurs convocations de maladies graves – vers une mort annoncée, que ces femmes vont bien au-delà de ce que jouent les pervers ordinaires. Aux mises en scène de carton-pâte de ces derniers, elles savent opposer le réel, non de l'amour mais de la mort – de « la mourre ».

*
* * *

Ce qui, bien au-delà de cette clinique très particulière et singulière, dit quelque chose d'essentiel quant à la féminité. Quelque chose qui ne s'atteint pas forcément par d'autres voies, et qui permet peut-être de proposer – un peu, juste un peu – une réponse à l'énigme tant de son désir que de ses modalités de traitement spécifique de la jouissance (Autre) qui l'encombre.

Que l'on m'ait suivi jusqu'ici, et l'on voudra bien alors admettre aussi que si ces femmes sont femmes et perverses à la fois, c'est en tant qu'elles sont femmes qu'elles se révèlent en définitive bien plus que perverses ! En effet, à devoir traiter la jouissance – non pacifiée par le phallus – qui les envahit, et alors même que la ressource de l'amour et de la fable mystique leur fait défaut, c'est à une bien autre opération que celle de « pur chiqué » des pervers qu'elles s'engagent. Une opération sérieuse, où certes abondent les semblants, mais en tant qu'ils ne servent qu'à abuser les petits autres, les petits hommes qui veulent bien s'y laisser piéger. Une opération qui engage le réel de leur corps et le réel de la mort, je l'ai dit, et qui permet de donner à cette jouissance Autre, et autrement mortifère, la seule issue radicale qui puisse être.

Ce qui indique finalement assez ce qu'il faut saisir, je crois, de la féminité : qu'à devoir s'occuper de la jouissance Autre, qu'à devoir la traiter pour ne pas en être submergée, elle s'avère à l'usage chose bien plus sérieuse que ne le sont les ordinaires affaires des hommes. Qu'elle ne prenne pas la voie mystique, qu'elle ne parie pas sur le délestage de la jouissance par sa consécration à Dieu et, nécessairement, elle en arrivera à consumer les corps et tutoiera la mort.

Toutes les femmes, à vrai dire, ne vont pas jusqu'à ce point extrême. « Pas toutes » les femmes n'y ont accès – sinon furtivement.

15. J. Lacan, Le Séminaire, Livre XIV, *La logique du fantasme*, non publié, leçon du 10 mai 1967.

Mais celles qui l'atteignent... Ces « diaboliques », écrivait déjà Barbey d'Aurevilly il y a un siècle et demi. Ces femmes qui ne cèdent ni sur leur désir, à l'égal d'Antigone, ni sur leur jouissance – ce qui les fait proprement diaboliques. Ces femmes guerrières qui savent aller au bout de leur voie, au bout de leur désir, au bout de leur jouissance, en s'y sacrifiant absolument, parce que là est leur exigence privée, là est leur sort, là est leur issue.

Et là est leur témoignage, par cet extrême auquel elles acceptent de se livrer, de ce qu'est au fond la féminité : une éthique tant de la jouissance que de ce que la mourre vient en border.

BIBLIOGRAPHIE

- ABELHAUSER, A. 1992. « La mourre », *Esquisses psychanalytiques*, 17, 53-64.
- ABELHAUSER, A. 2002. *Le sexe et le signifiant. Suites cliniques*, Paris, Le Seuil.
- ABELHAUSER, A. 2013. *Mal de femme. La perversion au féminin*, Paris, Le Seuil.
- BARBEY D'AUREVILLY, J. 1874. « Les diaboliques », dans *Cœuvres romanesques complètes*, t. II, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1966, 9-264.
- CERTEAU, M. (de). 1982. *La fable mystique*, Paris, Gallimard.
- FREUD, S. 1910. « Un type particulier de choix d'objet chez l'homme », dans *La vie sexuelle*, Paris, Puf, 1969, 47-55.
- FREUD, S. 1926. « Psychanalyse et médecine (La question de l'analyse profane) », dans *Ma vie et la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1950, 93-184.
- FREUD, S. 1931. « Sur la sexualité féminine », dans *La vie sexuelle*, Paris, Puf, 1969, 139-155.
- FREUD, S. 1932. « La féminité », dans *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1936, 147-178.
- LACAN, J. 1959-1960. Le Séminaire, Livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1986.
- LACAN, J. 1964. Le Séminaire, Livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973.
- LACAN, J. 1968-1969. Le Séminaire, Livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, Paris, Le Seuil, 2006.
- LACAN, J. 1972-1973. Le Séminaire, Livre XX, *Encore*, Paris, Le Seuil, 1975.
- LACAN, J. 1966. « La signification du phallus », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 685-695.
- LACAN, J. 1963. « Kant avec Sade », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, 765-790.
- LACAN, J. 1960. « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, 793-827.
- LE ROHELLEC, E. 2010. « Logique du fantasme dans la perversion », dans *Les fondamentaux de la psychanalyse lacanienne*, Rennes, PUR, 199-216.
- MILLER, J.-A. 1999. « Les six paradigmes de la jouissance », *La cause freudienne*, 43, 7-29.

Résumé

Pour Freud, rappelons-le, la femme prend figure d'énigme tant du fait de ce qu'elle est censée désirer que par la façon dont elle s'inscrit dans la construction œdipienne. Pour Lacan, la femme correspond à une inexistence logique. Mais elle témoigne aussi de la manière (difficile) dont s'articulent en elle deux formes de jouissance – la « jouissance Une » et la « jouissance Autre ». Ce qui conduit à distinguer *de facto* deux modes de traitement de la jouissance : sa limitation par le phallus et son issue par l'amour.

De nombreuses situations cliniques mettent en lumière tel ou tel aspect de ces traitements, ou de leur éventuelle inefficacité. Mais parmi elles, il est certains maux – anorexies dites « mentales », « pathologies factices » – montrant plus particulièrement comment quelques femmes s'arrangent de la jouissance qui les encombre en dupant l'autre et surtout en mettant à mal leur corps.

Ce qui correspond jusqu'à un certain point aux processus de la perversion. À ceci près que là où celle-ci achoppe, ces femmes, elles, donnent à l'Autre sa pleine consistance en le faisant advenir sous la forme de la mort, et font ainsi preuve du « sérieux » dont le pervers ordinaire est, lui, si singulièrement dépourvu.

Mots-clés

Féminité, amour, mort, jouissance, pathologies factices, anorexie, perversion.

THE « BLACK CONTINENT » : THE WOMAN, THE « JOUISSANCE » AND DEATH

Summary

For Freud, let's remind it, the woman embodies the figure of enigma both because of what she is supposed to desire and due to the way she fits in the oedipian construction.

For Lacan, the woman corresponds to a logical inexistence but she bears witness of the (difficult) manner the two forms of « jouissance » are articulated – the « jouissance Une » and the « jouissance Autre ». This leads to distinguish two different treatments of jouissance : its delimitation through the phallus and its outcome through love.

Many clinical situations highlight some aspects of these treatments or their possible ineffectiveness. But among them, there are some diseases such as so-called anorexia nervosa, factitious disorders, which particularly show how some women cope with a burdensome jouissance by deceiving the others or by harming their bodies.

Up to a point, it corresponds to the process of perversion. But whatever it comes up against, these women give to the Other its full consistency through its advent under the shape of death. Thus, they prove their « seriousness », that is exactly what the ordinary perverse is deprived of.

Keywords

Femininity, love, death, « jouissance », factitious disorders, anorexia nervosa, perversion.